

L'éternel retour

(Dominique Demartini 02/12/2020)

L'éternel retour est sans nul doute une des pensées les plus difficiles de la philosophie de Nietzsche. Il y a au moins trois raisons à cela.

1. L'émergence de cette idée a quelque chose d'assez mystérieux.

Nietzsche précise simplement que la pensée de l'éternel retour s'est imposée à lui en août 1881 lorsqu'il fit une pause auprès d'un rocher lors d'une promenade « à travers bois, le long du lac de Sils Maria » (*Ecce homo*, III, « APZ », §1) :

« Je raconterai maintenant l'histoire de Zarathoustra. L'idée fondamentale de l'œuvre, celle du Retour Perpétuel, - formule d'approbation la plus haute qu'on ait jamais atteinte, - date du mois d'août 1881 : elle a été jetée sur une feuille avec cette inscription : « A 6000 pieds par-delà l'homme et le temps ». Je parcourais ce jour-là les bois au bord du lac de Sils Maria ; non loin de Surlei je fis halte au pied d'un gigantesque roc dressé en forme de pyramide. Ce fut alors que l'idée me vint. »

Dans un autre passage (*Ecce homo*, III, « APZ », §6) il présente l'éternel retour comme une expérience mystique, une fulgurante révélation de « la pensée la plus abyssale ».

Les mots utilisés par Nietzsche pour qualifier l'éternel retour varient dans ces paragraphes : « révélation », « inspiration » mais aussi « image ».

« Tout cela se passe involontairement, comme dans une tempête de liberté, d'absolu, de force, de divinité... C'est dans le cas de l'image, de la métaphore, que ce caractère involontaire de l'inspiration est le plus curieux : on ne sait plus du tout ce qui est symbole, parallèle ou comparaison : l'image se présente à vous comme l'expression la plus juste, la plus simple, la plus directe. »

Il y a un mot, plus bergsonien, qui peut-être permet de comprendre. C'est le mot « intuition ».

« La philosophie ainsi définie ne consiste pas à choisir entre des concepts et à prendre parti pour une école, mais à aller chercher une intuition unique d'où l'on redescend aussi bien aux divers concepts, parce qu'on s'est placé au-dessus des divisions d'école. » écrit Bergson dans *La pensée et le mouvant*, p. 196-197, PUF.

Sauf que dans le cas de Nietzsche, ce n'est pas le philosophe qui est allé chercher l'intuition mais l'intuition qui est venue à lui, d'un coup, à travers une image. Et cette intuition philosophique, il lui a fallu la formuler, la transposer dans la langue philosophique.

2. La multiplicité de ses modes de présentation.

Nietzsche l'introduit tantôt sous la forme d'un raisonnement d'allure scientifique c'est-à-dire, plus précisément, comme une sorte de doctrine cosmologique, tantôt sous la forme d'une expérience ou d'un test auquel Nietzsche entend soumettre son lecteur. Cela pose le problème du statut de l'éternel retour :

- **S'agit-il d'une thèse sur l'ordre de l'univers** c'est-à-dire d'un véritable principe cosmique qui aurait pour fonction d'identifier la loi de la réalité ? Mais alors d'où vient cette thèse ? De quel raisonnement est-elle la conclusion ? Y a-t-il un raisonnement scientifique ou métaphysique qui l'établisse clairement ? N'y a-t-il pas là une contradiction flagrante avec l'idée nietzschéenne que tout est interprétation : « *Le monde nous est bien plutôt devenu, une fois encore, « infini » : dans la mesure où nous ne pouvons pas écarter la possibilité qu'il renferme en lui des interprétations infinies.* » (*Gai savoir*, § 374, p. 341 ed. GF)
- **S'agit-il d'une simple expérience de pensée**, un test soumis au lecteur ? Mais alors dans quel but ? Et pourquoi le compléter d'une présentation « scientifique » de l'éternel retour ?
- **S'agit-il d'une « doctrine »** comme le dit Nietzsche dans de nombreux textes (en particulier *Ainsi parlait Zarathoustra*, troisième partie, §2 *le convalescent* « *Qu'il faille que tu enseignes le premier cette doctrine — comment cette grande destinée ne serait-elle pas aussi ton plus grand danger et ta pire maladie !* » Mais aussi *De la vision et de l'énigme* et *le chant d'ivresse* § 9-10) ? Mais alors comme faut-il comprendre ce terme ? Quel sens lui donne précisément Nietzsche ?

3. La pensée de l'éternel retour est supposée jouer un rôle décisif dans le remplacement des valeurs mortifères qui empoisonnent littéralement notre culture.

À ce titre elle est supposée constituer un instrument pour déclencher un processus de renversement des valeurs. Mais, cela soulève une difficulté redoutable. En effet, les valeurs qui doivent remplacer toutes celles qui conduisent au nihilisme sont celles qui permettent de dire oui à la vie, qui permettent l'intensification de l'existence et la création sous ses formes les plus nobles, au premier rang desquelles, l'art.

Or, peut-on dire oui à la répétition infinie sans remettre en cause la dynamique d'élévation et d'intensification de l'existence ?

On peut comprendre en quoi dire oui à la vie caractérise le bien portant par rapport au malade, le fort par rapport au faible.

« *La connaissance, le dire oui à la réalité, voilà, pour l'homme fort, une nécessité aussi impérieuse que, pour l'homme faible, sous l'inspiration de la faiblesse, la lâcheté et la fuite devant la réalité — l' « idéal » ... Ils ne sont pas libres de connaître : les décadents ont besoin du mensonge — c'est l'une des conditions de leur conservation.* » *Ecce homo*, III, Naissance de la tragédie, §2

Le « non » est donc le propre de la morale du ressentiment c'est-à-dire du malade dont l'esprit est comme rongé par les valeurs mortifères dont nous avons hérité.

Mais dire oui à la vie n'est pas la même chose que dire oui à la répétition de la vie, éternellement et à l'identique.

Si tout revient, la dynamique d'élévation de la réalité par l'intensification de la vie n'est-elle pas absurde ? À quoi bon réfléchir au moyen de remplacer l'intégralité de notre système de valeur si c'est pour finalement accepter l'éternel retour du même ?

I) Les formulations de l'éternel retour

1)° Première formulation :

Notons tout d'abord qu'elle ne se rencontre que dans des textes posthumes datant de l'époque du *Gai Savoir*.

Elle consiste à contester l'hypothèse d'un état final de l'univers. L'idée est la suivante : le temps est infini, en amont et en aval. Sans début et sans fin il est ce qui contient un nombre limité de forces qui s'affrontent selon toutes sortes de combinaisons possibles. Mais, comme elles sont en nombre fini dans un temps infini et qu'aucune n'entre elles ne peut venir à bout d'aucune autre, elles varient et se combinent sans se détruire.

Nietzsche imagine donc une combinatoire de forces. Le monde physique présente ainsi un nombre élevé de configurations possibles mais ce nombre demeure déterminé, fini.

Le raisonnement repose sur deux idées dont on peut se demander d'où Nietzsche les tire exactement :

- Les forces sont finies. Dans le *Fragment posthume* n°11 de 1881, le concept d'une force infinie est jugé incompatible avec le concept de force.
- Le temps est infini. Affirmation qui prend tout son sens dans le refus des arrières monde. L'absence d'au-delà signifie que rien, absolument rien, ne peut être hors du temps. Par

conséquent tout ce qui existe est force et tout ce qui est force est par nature pris dans la durée. Il n'y a donc par conséquent ni commencement ni fin.

« La mesure de la force du Tout est déterminée, il n'y a là rien d' « infini » : méfions-nous de semblables extravagances du concept ! Par conséquent le nombre de situations, modifications, combinaisons et développements de cette force est sans doute énorme et pratiquement « incommensurable », mais dans tous les cas non moins déterminé et non pas infini. En revanche le temps dans lequel le tout exerce sa force est parfaitement infini, c'est-à-dire la force y est éternellement identique, éternellement active : — jusqu'à cet instant-ci une infinité s'est déjà écoulée, c'est-à-dire qu'il faut que tous les possibles développements aient été là déjà. Par conséquent faut-il que le développement momentané soit une répétition et ainsi de celui qui l'engendra comme de celui qui en va naître et ainsi de suite en avant et en arrière ! Tout a été là d'innombrables fois en ce sens que la situation d'ensemble de toutes les forces revient toujours. »
(Fragment posthume, 11)

On peut dire que Nietzsche en arrive ainsi à considérer l'existence comme un sablier sans cesse retourné.

A-t-on pour autant affaire à une connaissance que Nietzsche considérerait véritablement comme scientifique ? Et en quel sens faudrait-il entendre ce « scientifique » ? Est-ce que Nietzsche pensait l'avoir démontrée ? Pensait-il que les sciences de son temps s'en étaient d'ores et déjà chargé ?

Il y a deux remarques à faire sur cette version cosmologique de l'éternel retour :

- Les fragments posthumes dans lesquels il aborde cette question montrent bien que ses investigations ont un caractère un peu hésitant. Dans certains passages des fragments de 1881 il semble qu'on ait affaire à une véritable quête de démonstration et puis, dans d'autres, à une démarche beaucoup plus hypothétique.

« Pour peu que la répétition cyclique ne soit qu'une probabilité ou une possibilité » lit-on au fragment 11 de 1881.

- Une lecture strictement cosmologique se heurte à des difficultés considérables car elle ne cadre tout simplement pas avec le reste de l'oeuvre de Nietzsche. Car le geste fondamental du questionnement nietzschéen consiste à substituer le problème de la valeur au problème de la vérité. Or, si l'on entend par doctrine cosmologique une théorie visant à établir ce qu'est la structure de l'univers, donc une théorie résultant directement de la problématique de la vérité, alors il faudrait admettre aussi que Nietzsche a, en quelque sorte, abandonné ses positions fondamentales en rédigeant ces fragments. Non seulement rien n'en atteste mais comme les

fragments en question ont été écrits à la même période que le Gai Savoir, il paraît hautement improbable que Nietzsche ai changé d'avis.

Ne reste alors qu'une solution : s'interroger sur le statut de ces textes *d'apparence* scientifique et sur leur éventuelle fonction stratégique.

2°) Seconde formulation :

Le second mode de présentation se trouve en particulier au §341 du *Gai Savoir*. Il s'agit cette fois de mettre en place une expérience qui aboutit à une question.

Comme vous le savez, Nietzsche interpelle son lecteur en imaginant un démon qui lui préciserait que chaque détail de sa vie doit être à nouveau vécu.

« L'éternel sablier de l'existence est sans cesse renversé, et toi avec lui, poussière des poussières. »

Deux solutions se dégagent : **le désespoir mêlé de rage** : *« Ne te jetterais-tu pas par terre en grinçant des dents et en maudissant le démon qui parla ainsi ? »* mais également, contre toute attente, **le ravissement suprême** : *« Ou bien as-tu vécu une fois un instant formidable où tu lui répondrais : « tu es un dieu et jamais je n'entendis rien de plus divin ! » »*

Que penser de ce choix ? Qu'est-ce que Nietzsche veut obtenir de son lecteur en le mettant face à une telle alternative ?

Si l'on en considère le contenu doctrinal, la pensée de l'éternel retour représente une radicalisation du nihilisme : pensée profondément désespérante, elle efface toute possibilité de refuge dans un au-delà suprasensible. Il n'y a pas de coup d'arrêt à la répétition éternelle de notre vie, à l'identique. Elle exprime ainsi l'effondrement définitif des arrières mondes transcendants et affirme que seul existe notre ici-bas, la « terre » pour utiliser la terminologie de Zarathoustra, mais en ajoutant un élément qui donne toute sa puissance à la pensée : la mort n'est pas non plus un terme, et n'apporte pas de délivrance. Cette doctrine doit alors pendre la place des croyances fondamentales qui sont à la source des valeurs actuellement dominantes, les valeurs nihilistes, par exemple de la doctrine chrétienne de la rédemption.

D'où le dilemme suivant : comment supporter la perspective de subir de nouveau, et même une infinité de fois, une vie que l'on nie et condamne, puisque tel est le cas du nihilisme de la faiblesse ? Il s'agit de savoir quels seront les effets de cette doctrine sur l'humanité telle qu'elle existe aujourd'hui, prise dans la spirale du nihilisme.

Elle provoquera une crise et de ce fait un partage entre ceux qui accepteront cette perspective avec ferveur et reconnaissance, et ceux pour qui elle sera écrasante, insupportable. La pensée de

l'éternel retour se présente donc avant tout comme une *épreuve* ou comme un *test* : qui est assez fort pour s'assimiler, s'incorporer la pensée de l'éternel retour, en faire une valeur ?

C'est pourquoi le §341 du *Gai Savoir* la désigne comme « *le poids le plus lourd* » : « *combien te faudrait-il aimer et toi-même et la vie pour ne plus aspirer à rien d'autre qu'à donner cette approbation et apposer ce sceau ultimes et éternels ?* »

Il ne s'agit donc pas d'affirmer épistémologiquement que tout revient, mais bien plutôt de *vouloir* que tout revienne. Reste qu'il faut susciter une adhésion effective à cette doctrine, en faire une croyance régulatrice, une valeur.

Autrement dit, on peut émettre une hypothèse, une interprétation possible de la formulation dite « scientifique » : et si elle ne servait qu'à appuyer la doctrine par laquelle Nietzsche teste en quelque sorte son lecteur ?

Il se pourrait que telle soit la fonction stratégique de sa présentation « cosmologique » : une fonction persuasive car soutenue par le prestige et l'autorité de la science.

Ce qui ne veut pas dire que l'éternel retour soit une hypothèse prouvée par la science.

En réalité, il se présente comme une interprétation de la réalité qui a valeur de test existentiel.

Donc on peut considérer qu'il y a **d'un coté une formulation qui renforce le plus possible la solidité de l'interprétation** qui, en tant que telle, ne permet pas d'atteindre une vérité objective, ne produit aucune loi cyclique de la nature. Et, **de l'autre, un test existentiel** ou, plus exactement, le moyen d'effectuer un test existentiel.

II Comment effectuer ce test existentiel ?

1°) Une doctrine contre le nihilisme

Nietzsche parle presque toujours de « doctrine » de l'éternel retour et jamais de théorie. On peut trouver cela curieux pour un philosophe aussi anti-dogmatique que Nietzsche, c'est-à-dire un philosophe qui ne prétend justement pas défendre des doctrines ou des thèses.

En réalité ce que veut dire Nietzsche c'est que l'éternel retour est l'objet d'un enseignement, comme cela apparaît dans *Ainsi parlait Zarathustra* : III, « Le convalescent », §2 ; III, « De la vision et de l'énigme » et IV, « Le chant d'ivresse », §9-10.

Le point que Nietzsche soulève le plus souvent est la dimension affirmative de la doctrine. Il s'agit d'un acquiescement à la vie qui s'oppose à toutes les doctrines qui prônent le renoncement à la vie sensible au profit d'un au-delà, d'un « arrière monde » comme le dit Nietzsche.

Pour le dire plus simplement : l'éternel retour est un enseignement dont l'objet est de nous rendre capables de dire oui à la vie, c'est-à-dire de nous guérir de ce que Nietzsche appelle le nihilisme.

Rappel de ce que Nietzsche appelle nihilisme : le nihilisme désigne la dévalorisation des valeurs, c'est-à-dire de nos normes, de nos obligations et de nos prohibitions fondamentales, ce qui constitue le socle de notre manière de vivre. Pour nous, par exemple, la croyance en un bien et en un mal qui sont opposés de manière contradictoire, la croyance à la vérité.

Cette autorité des valeurs est en train de se détruire, de se dissiper : c'est cela le nihilisme.

Pourquoi se détruit-elle ? Parce que les valeurs qui structurent notre culture fonctionnent un peu comme une maladie auto-immune : elles produisent les conditions de leur propre dévalorisation.

Dans *Humain trop humain*, I, § 520, Nietzsche écrit : « *Nous appartenons à une époque dont la culture est exposée au danger de périr des moyens de la culture.* »

Pour comprendre cette maladie il faut remonter au platonisme, et plus particulièrement au dialogue *Phédon* : le corps y est conçu comme la prison de l'âme, dont elle reste la prisonnière jusqu'à la mort du corps. Ce n'est qu'à ce moment que pourra commencer pour l'âme sa véritable vie. C'est en ce sens que, pour Socrate, philosopher c'est s'entraîner à mourir, c'est-à-dire se détacher du corps.

« *Il me paraît raisonnable de penser qu'un homme qui a réellement passé toute sa vie dans la philosophie est, quand il va mourir, plein de confiance et d'espoir que c'est là-bas qu'il obtiendra les biens les plus grands, une fois qu'il aura cessé de vivre. (...) Tous ceux qui s'appliquent à la philosophie et s'y appliquent droitement ne s'occupent de rien d'autre que de mourir et d'être morts.* » Platon, *Phédon*, 63e-64a, GF, p. 212

Aux yeux de Nietzsche, il ne s'agit pas simplement d'une élaboration théorique. Le platonisme repose en réalité sur une dévaluation : celle du corps par rapport à l'âme. C'est donc un présupposé axiologique qui sert de pierre angulaire à la philosophie de Platon : le corps est vécu par l'âme comme ce qu'elle subit et qui la fait souffrir.

C'est cette dévaluation qui aboutit au nihilisme.

La maladie dont l'éternel retour doit nous guérir a donc deux aspects complémentaires :

- Notre système de valeurs s'affaiblit de lui-même et par lui-même. Il est en quelque sorte malade de lui-même puisque la dévaluation du corps entraîne une dévaluation de la vie dans ce monde : la vraie vie est ailleurs et heureusement car celle-ci n'est que souffrances.

- Cette dévaluation donne à la notion nietzschéenne du nihilisme un sens particulier. Contrairement à ce que le mot peut laisser entendre le nihiliste n'est pas celui pour qui plus rien n'a de sens. Comme le dit A. Camus, à propos de Nietzsche dans *L'homme révolté* : « *Le nihiliste n'est pas celui qui ne croit en rien, mais celui qui ne croit pas à ce qui est.* » (ed. Folio essais, p. 96). Le nihiliste veut croire en un « arrière monde » plus que dans le monde réel.

Cette perte des repères produit une sorte de dégoût généralisé, de perte de confiance dans l'existence. C'est pour ça que Nietzsche dit que c'est un fleuve dont le courant est en train de s'entraîner, d'accélérer et de nous mener à une catastrophe inéluctable. Il s'agit précisément d'enrayer ce processus. C'est à cela que la pensée de l'éternel retour doit apporter une solution : restaurer la confiance dans l'existence, restaurer la défense de la vie et de l'épanouissement de cette existence.

Cela signifie que la fonction de l'éternel retour dans la philosophie de Nietzsche est fondamentalement opératoire. L'éternel retour n'est pas une connaissance mais une doctrine ou une idée de nature pratique.

On peut le dire encore plus simplement : c'est un instrument qui doit jouer un rôle particulier. Un instrument que Nietzsche décrit souvent de manière imagée comme un marteau qui doit produire un effet pratique et non pas apporter un savoir théorique.

Curieux remède que celui qui apparaît comme une sorte de révélation et qui s'administre à coups de marteau...

2°) Comment s'utilise cet étrange instrument ?

Si l'éternel retour est un instrument découvert par Nietzsche alors se pose une question délicate : quel est le statut de son contenu ? Comment faut-il prendre la proposition du démon ? Faut-il « croire » en l'éternel retour ? Et d'ailleurs, Nietzsche y croit-il lui même ?

Et, une fois que l'on y croit, qu'est-ce que cela change et comment cela le change-t-il ?

Autrement dit : **en quoi exactement la doctrine de l'éternel retour est-elle opératoire ?**

Remarque préalable importante : il ne faut pas confondre **le point de vue du philosophe**, que Nietzsche qualifie souvent de législateur (un vrai philosophe est quelqu'un qui légifère c'est-à-dire quelqu'un qui ne se contente pas de chercher des vérités et de construire de la connaissance mais qui teste en quelque sorte l'impact des différentes valeurs et qui surtout doit faire en sorte d'imposer des valeurs qui soient favorables au développement de la vie) et **le point de vue du récepteur**.

Pour le philosophe : non, tout ne revient pas à l'identique. Le retour à l'identique, c'est le contenu de la doctrine. C'est le contenu de l'instrument grâce auquel on va essayer de produire un changement sur l'humanité.

Pour quelle raison ? Nous l'avons vu : parce qu'actuellement, l'humanité est en situation de suicide. Elle marche à sa perte et elle y marche avec désespoir, avec un sentiment d'inéluctable. Donc la situation est urgente. Il faut enrayer coûte que coûte et très rapidement cette espèce de retournement de la vie contre elle-même.

Mais le philosophe ne confond pas cet instrument et le statut réel du monde extérieur, de la réalité.

Autrement dit : rien ne permet d'affirmer que Nietzsche croyait à cette doctrine de l'éternel retour. On peut même envisager qu'il n'y croyait pas car le problème n'est pas celui-là.

Pour le comprendre il faut en revenir à Platon. Car, en un sens, Platon a fait ce que Nietzsche espère réussir à son tour.

On présente toujours la doctrine fondamentale du platonisme comme étant la doctrine des idées. C'est-à-dire le fait qu'il existe une réalité supra-sensible. De manière très surprenante Nietzsche (qui est helléniste) nous dit dans plusieurs textes : Platon ne croyait pas aux idées.

Nous nous faisons toujours une idée du philosophe comme quelqu'un qui recherche la vérité. On ne s'attend pas à le voir défendre des mensonges. Mais il n'y croyait pas parce que Platon avait parfaitement compris ce que c'était que la philosophie c'est-à-dire une action transformatrice sur l'homme. Il cherchait par cette doctrine des idées à transformer l'homme dans une certaine direction. Le moyen en était la doctrine des idées. Et il a réussi. Nous sommes tous à tel ou tel égard des platoniciens.

On se trouve chez Nietzsche dans une situation à peu près comparable, si ce n'est que la visée est inverse. Il ne s'agit pas de détacher l'homme du sensible mais au contraire de le réconcilier avec l'existence sensible. On comprend parfaitement dans cette perspective que l'éternel retour ne décrit pas une structure objective de la réalité. C'est une doctrine qui, si elle passe à l'état de valeur, c'est-à-dire si on y croit (comme nous croyons à la vérité), va modifier nos équilibres internes, c'est-à-dire va nous imposer des priorités différentes de celles que nous avons jusqu'à présent en rééquilibrant en quelque sorte les choses. Plus simplement, elle va créer un nouveau rapport à l'existence. Nietzsche appelle cela une nouvelle interprétation.

Évidemment cela peut sembler extrêmement paradoxal : comment l'acceptation de l'éternel retour peut-elle entraîner un changement radical de notre système de valeurs ? Comment le retour du même peut-il permettre l'avènement du radicalement différent ?

La doctrine des idées de Platon a quelque chose de séduisant : elle nous donne de l'espoir, elle ouvre un horizon d'attente mais, elle conduit au nihilisme.

La doctrine de l'éternel retour ferme l'horizon et nous interdit tout espoir d'un arrière monde plus heureux que celui-ci.

Elle est donc extrêmement déroutante :

- Elle enfonce pour ainsi dire le clou en aggravant en quelque sorte nos raisons de désespérer pour mieux nous guérir du désespoir : comment cela peut-il réussir ?
- Le contenu de la répétition comme croyance c'est l'identité absolue. Répétition indéfinie de la vie sans terme et sans aucun moyen ni d'arrêter le processus ni de changer quoi que ce soit à son contenu : comment cela peut-il produire une transformation de l'individu ?

Nietzsche est conscient du problème et du temps que pourrait prendre le processus de changement des valeurs :

« Ce que je raconte est l'histoire des deux siècles prochains. Je décris ce qui vient, ce qui ne peut plus venir d'une autre manière : l'avènement du nihilisme. Cette histoire peut être relatée dès maintenant : car c'est la nécessité elle-même qui est ici à l'œuvre. Cet avenir parle déjà par mille signes. Ce destin s'annonce partout. Pour cette musique de l'avenir, toutes les oreilles se sont d'ores et déjà affinées. Notre culture européenne toute entière se meut depuis longtemps déjà avec une torturante tension qui croît de décennies en décennies, comme portée vers une catastrophe, inquiète, violente, précipitée comme un fleuve qui veut en finir, qui ne cherche plus à revenir à soi, qui craint de revenir à soi. » Fragments Posthumes, XIII, 1887-1888, 11 [411], § 2.

« Il s'y trouve une pensée qui exigera en effet des 'millénaires' pour devenir quelque chose. Où prendrai-je le courage de la prononcer ? » Lettre à Gast, 25/01/1882

III La doctrine de l'éternel retour peut-elle être efficace ?

Pourquoi faudrait-il être prêt à l'éternel retour de toute notre existence pour pouvoir renverser l'ensemble de nos valeurs et guérir du nihilisme ? Et comment cela pourrait-il bien être efficace ?

Si l'on peut comprendre en quoi la pensée nihiliste est une maladie qui ronge notre culture, il est plus difficile d'accepter sans surprise le remède que nous propose Nietzsche.

On a vu en quoi l'éternel retour est un instrument en étudiant à la fois son contenu et sa fonction d'instrument. Mais cela laisse entière la question de savoir si nous sommes en mesure d'utiliser cet instrument. N'est-ce pas un marteau beaucoup trop lourd pour nous ?

Les philosophes qui l'ont précédé (Kant, notamment) et qui l'ont suivi (Hannah Arendt) ont abordé la question de la vie et de son éventuel retour de manière très différente.

« C'est donc la valeur de la vie elle-même qui est en jeu et, à cet égard, il est difficile de trouver un philosophe postclassique qui, sur cette question, se soit autant que Kant (bien qu'il ne le sût pas) accordé avec les philosophes grecs :

« Il est facile de décider quelle valeur la vie possède pour nous, si cette valeur est estimée simplement d'après ce dont on jouit (la fin naturelle de tous les penchants dans leur ensemble, le bonheur). Elle tombe au-dessous de zéro ; en effet, qui donc voudrait recommencer une vie sous les mêmes conditions ou même selon un plan nouveau qu'il aurait lui-même élaboré (cependant conforme au cours de la nature), mais qui ne serait établi que pour la jouissance ? » Critique de la faculté de juger, §83, note

(47) Il dit encore, concernant les théodicées : Si la justification de la bonté divine consiste à montrer que dans la destinée humaine la quantité de douleur n'excède pas le plaisir que l'on trouve à vivre, puisque « quelque malheureux que l'on soit, on préfère la vie à la mort [...] » on peut répondre à tous ces sophismes en faisant « appel au témoignage d'un homme de bon sens qui ait vécu assez longtemps et réfléchi suffisamment à la valeur de la vie » en lui posant cette question : « Seriez-vous disposé à recommencer le jeu de la vie, je ne dis pas dans les mêmes conditions que la première fois, mais dans telles autres conditions qu'il vous plairait, pourvu que ce fût en ce monde terrestre et non dans un monde de fées ? » Sur l'insuccès de tous les essais philosophiques de théodicée (théodicée : Justification de la bonté divine par la réfutation des arguments tirés de l'existence du mal.) »

H. Arendt, Juger, p. 46-47, points seuil.

Bien sûr, si l'on se place d'un point de vue nietzschéen on pourra toujours affirmer que Kant et H. Arendt sont encore et toujours prisonniers des leurs valeurs mortifères. Mais les arguments de Kant soulèvent une difficulté majeure : pourquoi vouloir que la vie recommence si elle ne contient pas plus de jouissance que de douleur ?

C'est poser le problème de l'évaluation de la vie. Comment mesure-t-on ce qui vaut que la vie recommence ? Comment évaluer la vie *avant* de répondre au démon ?

Ce qui caractérise Nietzsche c'est qu'il nous propose :

1°) de **ne pas évaluer une quantité déployée dans la durée** (qu'est-ce qui a occupé le plus de temps dans mon existence : le plaisir ou la douleur ?) mais de modifier notre rapport au temps et de **choisir en fonction de l'intensité des instants**. Un instant peut-il avoir une intensité telle qu'il suffise à nous faire accepter le retour de toute notre existence, souffrance comprise ?

Question que l'on peut poser à partir des monologues de la *Supplication* de S. Alexievitch et des souffrances incommensurables dont témoignent les monologues :

Une autre voix solitaire, p. 240 : « Parfois, je réfléchis et je cherche des consolations : peut-être que la mort n'est pas la fin de tout. Il a peut-être changé de monde et vit ailleurs. »

Du point de vue nietzschéen cette dernière phrase pourrait être réduite à un simple aveu de faiblesse : dans la souffrance cette femme de liquidateur se raccroche à la possibilité d'un arrière monde.

Mais on peut aussi s'interroger sur la réponse qu'elle donnerait au démon à la lumière d'une autre phrase :

p. 237 : « *Tout récemment encore, j'étais si heureuse. Pourquoi ? J'ai oublié... C'est resté dans une autre vie. Je ne comprends pas ... J'ignore comment j'ai pu revivre. Je l'ai voulu. Et voilà : je ris, je parle.* »

La question n'est pas tant de quantifier le bonheur par rapport au malheur que de se demander s'il le bonheur vécu avec son mari (avant la catastrophe) et avec son fils ensuite ont été d'une intensité qui lui permettrait d'acquiescer pleinement et totalement à la vie.

2°) de **ne pas qualifier la vie moralement et la condamner moralement**. Car, non seulement cela ne change rien à la situation mais cela contribue à son aggravation et détériore considérablement la situation de celui qui vit cette existence.

On a donc affaire, dans la logique du nihilisme que Nietzsche détecte, à une espèce d'effet d'amplification, presque de boule de neige constituant une sorte de mouvement d'autodestruction. C'est cela que Nietzsche décrit et c'est en cela que la pensée de l'éternel retour, si elle devient une valeur, doit pouvoir, à très long terme, entraîner une modification de notre rapport à l'existence.

Deux points à souligner :

- Au coeur de la pensée de l'éternel retour il y a l'idée d'une restauration de la puissance de la vie par une modification de notre rapport au temps et à la morale. Nietzsche appelle ça la santé. Il entend pas là la vie dans son épanouissement, dans ce qu'elle a de plus fort, la vie dans sa capacité d'affronter précisément les problèmes, les souffrances dont l'existence est une suite quasi continue. C'est un élément de la vie et c'est cela que l'interprétation ascétique ou les interprétations transcendantes, religieuses et autres, ne veulent pas voir ou essaient de combattre. En cela elles mutilent en quelque sorte l'expérience réelle. Ceci est incontestable. On peut donc clairement parler de l'éternel retour comme d'un instrument pour restaurer la force de vivre.
- Le caractère absolument désespérant de la première réception de cette doctrine est tout à fait évident. Nietzsche nous dit que c'est une pensée qui va susciter des crises profondes, des crises comme l'humanité n'en a probablement jamais connu. Et c'est pour ça que la question de l'effet à long terme ou à très long terme (et non de l'effet instantané qui lui, à coup quasiment certain va être un effet désespérant) devient une question philosophiquement intéressante.

Qu'advient-il lorsqu'une accommodation à cette idée se sera effectuée ? Quel sera l'effet produit sur l'humanité ?

Le problème est qu'à force d'être malade on finit par ne plus vraiment se souvenir de ce qu'est la santé. On sait qu'on a déjà été en bonne santé mais c'est à peu près tout.

En l'occurrence, on sait qu'il y a déjà eu des changements axiologiques, des renversements de valeurs. L'histoire de l'humanité n'est faite que d'une succession de modifications et de renversements de valeur.

L'idée par exemple de damnation éternelle, qui est au cœur de la doctrine chrétienne, qui a réglé la manière de vivre de l'humanité européenne pendant des siècles est quelque chose qui a produit des effets transformateurs sur l'homme. On ne vit pas de la même manière. On n'organise pas son action et son existence de la même manière quand on croit à la possibilité ou à la réalité de la damnation éternelle ou quand on croit à la réalité de l'éternel retour.

Mais il est difficile de savoir comment on organise sa vie en croyant à l'éternel retour tant qu'il nous paraît inouï.

Conclusion

Sommes-nous à une époque où l'éternel retour a fait son chemin, où l'on s'en est accommodé ? Est-ce une valeur qui nous est devenue familière ?

Non. Nous avons toujours les mêmes sentiments d'incompréhension, d'étonnement et de fascination en lisant les textes de Nietzsche, ce qui suffit à montrer qu'on est très très loin du phénomène d'incorporation, d'assimilation profonde qui ferait véritablement de cette doctrine une valeur.

Cela reste pour l'instant, pour nous, un objet de contemplation intellectuelle, d'interrogation. Ce n'est pas une valeur au sens où la vérité est une valeur. Personne, sauf Nietzsche peut-être, n'aurait l'idée dans nos cultures de remettre en cause soudain la pertinence de la notion de vérité. C'est quelque chose qui est tellement intériorisé qu'elle va de soi. C'est très exactement ce qu'on peut appeler une valeur : quelque chose dont on ne discute même plus l'autorité. L'éternel retour, à l'évidence, n'est pas du tout dans cette situation. Ce qui veut dire que le processus imaginé par Nietzsche n'est pas du tout en train de se réaliser.

On peut alors conclure cette réflexion sur l'avenir de trois manières :

1°) Le poids le plus lourd est par définition celui qu'on ne peut soulever. L'éternel retour reste alors un déficit intellectuel au lieu de devenir l'instrument pratique d'un grand bouleversement axiologique.

2°) L'éternel retour ne sera véritablement efficient que dans un avenir encore lointain et il ne faut y voir aucun échec de la part de Nietzsche, ni sur un plan conceptuel, ni sur un plan pratique. À propos de Nietzsche et de son analyse du nihilisme, A. Camus écrit dans *L'homme révolté* : « *Les chirurgiens ont ceci de commun avec les prophètes qu'ils pensent et opèrent en fonction de l'avenir.* »

Comme révélation au lac de Sils Maria et comme instrument thérapeutique pour nous guérir du nihilisme, l'éternel retour relève bien à la fois de la vision du prophète et de l'action du chirurgien. Mais il faut l'appréhender à partir d'un futur encore lointain.

3°) Autre possibilité que nous inspire le programme sur la « force de vivre » : inverser l'ordre dans lequel s'articulent changement des valeurs et bouleversement du monde.

Pour Nietzsche il faut qu'une transformation axiologique profonde s'opère pour que le monde ne nous apparaisse plus de la même manière.

Peut-être faut-il envisager l'inverse. C'est ce que semble faire S. Alexievitch dans *La supplication* : c'est un changement du monde radical et intempestif qui va, peut-être, nous pousser à un bouleversement axiologique.

En ce sens on peut dire que la force de vivre peut tout autant être comprise comme ce qui peut nous pousser à modifier nos valeurs pour changer le monde qu'à endurer les changements du monde en modifiant nos valeurs.

De ces trois pistes je vous laisse choisir la votre puisque l'éternel retour est un test qui s'adresse à chacun.